

Libretto

W. WILKIE COLLINS

HISTOIRES REGRETTABLES

nouvelles

Traduites de l'anglais par
ÉRIC CHÉDAILLE

Libretto

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE
MICHEL LE BRIS

© Éditions Phébus, 1998, pour la traduction française.

ISBN: 978-2-36914-083-2

« Il a introduit dans l'espace romanesque les plus mystérieux des mystères : ceux qui se cachent derrière nos propres portes. » Cet éloge du grand Henry James s'adresse à William Wilkie Collins, considéré comme le précurseur du roman policier anglais et, plus largement, comme l'inventeur du thriller.

William Wilkie Collins est né à Londres en 1824. Soumis dès son enfance aux délires d'un père tyrannique (le peintre paysagiste William Collins), il se réfugie très tôt dans l'écriture, ce qui a le don d'irriter son géniteur, lequel met tout en œuvre pour tuer dans l'œuf cette « vocation absurde : on envoie le rebelle se former à la dure comme apprenti dans une fabrique de thé, puis on l'oblige à faire son droit. Même après sa mort, la figure du père continuera à tourmenter l'écrivain en exigeant par testament, et comme clause nécessaire pour hériter, qu'il lui consacre une « biographie officielle ». Ce devoir accompli en 1848, William Wilkie Collins intègre en 1852 la revue *Household Words* dont s'occupe Charles Dickens avec lequel il partage une passion pour le théâtre. Ces premières tentatives littéraires ne connaissent qu'un succès d'estime. Une nuit d'été 1855, alors que Wilkie Collins, son frère Charles et le peintre Millais passent devant la grille d'une grande maison de Londres, une jeune femme en blanc, très belle, les supplie de lui venir en aide avant de disparaître. Fasciné, Collins mène l'enquête pour découvrir que cette femme, Caroline Graves, est séquestrée avec son bébé par un mari à demi fou. Il la délivre et sera son amour jusqu'à sa mort. Ce qui aurait pu rester un fait divers romanesque

inspire à Wilkie Collins l'intrigue de son premier chef-d'œuvre, *La Dame en blanc*, publié en feuilleton dans *All the Year Round* de novembre 1859 à octobre 1860. Le public ne s'y trompe pas : le succès est énorme et la foule s'arrache chaque livraison. Les romans qui suivront confirmeront le talent de conteur de William Wilkie Collins qui touche à la consécration avec *Pierre de lune* publié en 1868 et dont il se dit qu'il inspira fortement Charles Dickens pour son roman inachevé *The Mystery of Edwin Drood*. En proie à d'intenses souffrances nerveuses, de plus en plus dépendant de l'opium, Wilkie Collins se retire pourtant peu à peu de la scène publique et termine sa vie en reclus. Il meurt en 1889.

QUI A TUÉ ZEBEDEE ?¹

Un mot en préambule sur ma personne.

Un soir, avant de le laisser partir, je demandai à mon docteur combien de temps il me donnait à vivre. Voici ce qu'il me répondit :

– Allez savoir. Il se peut que vous passiez avant ma visite de demain tantôt, tout comme il se peut que vous teniez jusqu'à la fin du mois.

J'eus encore suffisamment de vie en moi, le lendemain matin, pour me soucier de mon âme et (étant catholique) faire quérir un prêtre.

La litanie de mes péchés comportait un manquement coupable au devoir que me prescrivait les lois de mon pays. Selon le père curé – et j'en convins avec lui –, il me fallait confesser publiquement cette faute, accomplissant ainsi un acte de contrition digne d'un Anglais comme d'un fidèle de la Sainte Église romaine. Il fut décidé que nous nous partagerions la tâche : j'allais raconter la chose et le saint homme la coucherait par écrit.

Voici ce que cela donna.

1. Cette nouvelle est parue sous le titre original « Mr Policeman and the Cook » dans le recueil *Little Novels* (1887).

I

J'entrai à l'âge de vingt-cinq ans dans la police de Londres. Après avoir connu pendant près de deux années le train-train d'un service aussi astreignant qu'ingrat, je fus enfin chargé de ma première enquête vraiment importante, savoir une affaire d'homicide.

J'étais à l'époque en poste dans un commissariat du district nord – sur lequel on me dispensera de donner plus de détails. Cela se passait un lundi que j'étais de permanence de nuit. Jusqu'à quatre heures du matin, rien de notable à signaler. On était au printemps et, entre l'éclairage au gaz et le poêle à charbon, il commençait de faire un peu chaud dans notre local. J'allai sur le pas de la porte afin de prendre une bouffée d'air frais, ce qui ne laissa pas d'étonner l'inspecteur de service, homme frileux de tempérament. Il bruina, et la désagréable humidité qui régnait dehors me ramena bien vite au coin du feu. Il n'y avait pas une minute que j'étais rassis que la porte s'ouvrit à la volée. Une femme s'encadra sur le seuil, l'air fort agitée, qui demanda :

– C'est bien le commissariat ?

Notre inspecteur (par ailleurs fonctionnaire de premier ordre) possédait, par quelque facétie de la nature, une humeur bouillante sous une constitution frileuse.

– Pardi, ma bonne, lâcha-t-il, est-ce que cela ne se voit pas ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

– Il m'arrive qu'il y a eu un meurtre ! cria-t-elle. Pour l'amour du ciel, courez-y. C'est au 14, Lehigh Street, à la pension de Mrs Crosscapel. C'est une jeune dame qui vient d'assassiner son mari ! D'un coup de couteau. Elle croit avoir fait ça pendant qu'elle dormait.

J'avoue que je ne savais que penser ; et le sergent de per-

manence avec nous paraissait tout aussi interdit. En dépit de sa mine décomposée et malgré qu'elle se fût habillée à la diable après avoir sauté du lit, cette jeune femme était fort jolie. J'avais un faible en ce temps-là pour les silhouettes élancées, et cette personne était, comme on dit, tout à fait mon genre. Je lui avançai une chaise. Le sergent attisa le feu. Quant à l'inspecteur, qui ne se démontait jamais, il se mit à l'interroger tout aussi tranquillement que s'il s'était agi d'une banale affaire de vol à la tire.

– Vous avez vu la victime ? demanda-t-il.

– Non, monsieur.

– Et la femme ?

– Non. Je n'ai pas osé entrer dans la chambre ; mais on m'a tout raconté.

– Ah oui ? Et qui êtes-vous ? Une des pensionnaires ?

– Non, monsieur. Je suis la cuisinière.

– Et il n'y a pas de directeur dans cet établissement ?

– Si, monsieur. Mais il a aussitôt perdu tous ses moyens.

Et la femme de chambre est partie chercher le docteur. Forcément, ça retombe toujours sur les employés. Ah ! pourquoi a-t-il fallu que je mette les pieds dans cette maison ?

La malheureuse éclata en sanglots et se mit à frissonner de la tête aux pieds. L'inspecteur prit sa déposition par écrit, puis il lui demanda de la lire et de signer. Ce petit cérémonial visait à lui permettre d'approcher suffisamment la jeune femme pour humer son haleine.

– Quand quelqu'un fait des déclarations extravagantes, me dit-il par la suite, on se simplifie parfois la vie en vérifiant qu'il n'est pas pris de boisson. On tombe aussi parfois sur des fous, mais c'est rare. Pour ceux-là, cela se voit le plus souvent à leur regard.

Elle sortit de sa torpeur et signa son nom : Priscilla Thurlby. Grâce à son petit test, l'inspecteur s'assura qu'elle n'avait pas bu. Et il vit (du moins le supposai-je) dans les yeux bleu pâle de Miss Thurlby – sûrement aimables et tendres lorsqu'ils

n'étaient pas écarquillés d'effroi ni rougis par les larmes – qu'elle n'était point folle.

Il me chargea des premières constatations. Je voyais bien qu'il ne prenait toujours pas l'affaire au sérieux.

– Vous allez la raccompagner, me dit-il. Il peut s'agir d'un canular stupide ou d'une scène de ménage un peu violente. Jetez-y un coup d'œil et voyez ce que dit le médecin. Si c'est du sérieux, faites-le-moi savoir sans retard et ne laissez personne pénétrer dans les lieux ni quitter l'immeuble. Pas si vite!... Vous vous rappelez la procédure en cas de déclaration spontanée?

– Oui, monsieur. Je dois avertir le témoin que tout ce qu'il dira sera consigné et pourra être retenu contre lui.

– Tout juste. Vous finirez dans la peau d'un inspecteur. À vous revoir, mademoiselle!

C'est sur ces mots qu'il la congédia et l'abandonna à mes bons soins.

Lehigh Street n'était guère qu'à une vingtaine de minutes à pied du poste. À mon sens, l'inspecteur s'était montré un peu dur avec Priscilla. Elle-même était à juste titre fâchée contre lui.

– Qu'est-ce qu'il entendait par « canular »? demanda-t-elle. Je voudrais bien le voir, lui, s'il avait eu une frousse pareille. C'est le premier emploi que je prends, monsieur, et je pensais avoir trouvé une maison respectable.

Je ne lui parlai que fort peu, me sentant à dire le vrai passablement anxieux devant la mission qui m'était confiée. Nous fûmes bientôt arrivés. Juste comme j'allais toquer, la porte s'ouvrit de l'intérieur. Un homme sortit sur le seuil, qui se révéla être le médecin. Il s'immobilisa en me voyant.

– C'est du sérieux, me dit-il sitôt qu'il m'eut identifié. La victime gît sur le dos, dans son lit. L'arme qui l'a tuée, un couteau, était restée en place.

En entendant cela, je vis la nécessité de prévenir incontinent le commissariat. Il me fallait un messenger digne de confiance: je pris la liberté de demander au médecin s'il

voulait bien aller répéter à mon chef ce qu'il venait de me dire. Cela ne l'obligeait pas à un grand détour pour rentrer chez lui ; il eut la bonté d'accepter.

La propriétaire (Mrs Crosscapel) était apparue sur ces entrefaites. Cette dame, encore jeune, était apparemment peu impressionnable si l'on considérait qu'un meurtre venait d'être commis dans son établissement. Son mari se tenait derrière elle dans le couloir. Il semblait en âge d'être son père et il était agité de tels tremblements qu'on aurait pu être tenté de le suspecter. Quand nous fûmes entrés, je refermai la porte, actionnai la serrure et empochai la clé.

– Nul n'entre ni ne sort jusqu'à l'arrivée de l'inspecteur, dis-je à l'adresse de Mrs Crosscapel. Je vais faire le tour du propriétaire, histoire de voir s'il y a eu effraction.

– Voici la clé de la courette en sous-sol, me répondit-elle. Le portillon en est toujours fermé. Si vous voulez descendre y jeter un coup d'œil.

Priscilla nous suivait. Sa patronne l'envoya rallumer la cuisinière.

– Il y en a ici qui ont bien besoin d'une bonne tasse de thé, dit-elle en guise d'explication.

Je lui fis observer qu'elle prenait les choses bien à la légère, compte tenu des circonstances. Elle me répartit que la directrice d'une pension de famille londonienne ne pouvait se permettre, quoi qu'il arrivât, la moindre défaillance.

Le portillon était effectivement verrouillé et les volets de la fenêtre de la cuisine dûment fermés. La porte de service et celle de l'office l'étaient également. Après avoir vérifié que personne ne se cachait au sous-sol, je remontai au rez-de-chaussée et examinai la fenêtre du salon donnant sur la rue. Des barres aux volets répondaient de la sûreté de la pièce. C'est alors qu'une voix chevrotante nous arriva d'un petit salon situé sur l'arrière :

– Monsieur le policier peut entrer s'il s'engage à ne pas me regarder.

J'adressai un regard interrogateur à la logeuse.

— Il s'agit de Miss Mybus, m'informa Mrs Crosscapel, personne tout ce qu'il y a de respectable, qui loue le boudoir.

Pénétrant dans ladite pièce, j'avisai une forme enroulée dans les courtines du lit. La pudeur avait inspiré cet expédient à Miss Mybus.

Ainsi tranquilisé quant à la partie basse de la maison, dont toutes les clés étaient en sécurité dans ma poche, je pouvais maintenant monter inspecter les étages.

En m'engageant dans l'escalier, je demandai si l'on avait eu des visites au cours de la journée. Il n'y en avait eu que deux, des amis de locataires que Mrs Crosscapel avait raccompagnés en personne jusqu'à la porte. Je m'enquis ensuite des pensionnaires eux-mêmes. Au rez-de-chaussée, il y avait Miss Mybus. Au premier, dont il occupait les deux pièces, Mr Barfield, vieux garçon employé dans une maison de négoce. Au deuxième, la chambre en façade était occupée par Mr John Zebedee, la victime, et son épouse; celle du fond par Mr Deluc, supposé créole de la Martinique et représentant en cigares de son état. Enfin, sous les combles, d'un côté Mr et Mrs Crosscapel, de l'autre la cuisinière et la femme de chambre. Voilà pour les occupants permanents de la maison.

Je me renseignai sur les deux employées.

— Toutes deux des personnes très bien, m'assura la logeuse, sans quoi elles ne seraient pas à mon service.

Nous arrivâmes au deuxième étage. La femme de chambre était de faction devant la porte de la chambre de devant. Pas aussi jolie à mon goût que la cuisinière et, bien évidemment, fort commotionnée. Sa patronne lui avait demandé de rester là pour donner l'alarme dans le cas où Mrs Zebedee, enfermée dans ladite chambre, eût donné des signes d'agitation. Mon arrivée la déchargeant de cette responsabilité, elle courut rejoindre sa collègue aux cuisines.

Je demandai à quel moment et de quelle manière le meurtre avait été signalé.

— Trois heures venaient de sonner quand j'ai été réveillée par les cris de Mrs Zebedee, me dit la propriétaire. Je l'ai trouvée ici sur le palier, avec Mr Deluc, lui aussi dans tous ses états, qui cherchait à la calmer. « Mon John est mort ! n'arrêtait-elle pas de répéter. Je suis une misérable, je l'ai tué dans mon sommeil ! » Puis elle a fini par perdre conscience. Mr Deluc et moi l'avons portée dans la chambre. Nous pensions l'un et l'autre que la pauvre avait fait un horrible cauchemar. Mais quand nous sommes arrivés près du lit... Non, ne me demandez pas de vous décrire le tableau ; le docteur vous a déjà tout expliqué. Vous savez, j'ai été autrefois infirmière dans un hôpital et il m'est donc fréquemment arrivé de voir des choses épouvantables. Mais là, cela m'a glacée d'un coup, je tenais à peine sur mes jambes. Et pour ce qui est de Mr Deluc, j'ai bien cru qu'il allait tomber à son tour dans les pommes.

Je voulus ensuite savoir si, depuis qu'elle logeait ici, Mrs Zebedee avait eu un comportement bizarre ou tenu des propos étranges.

— Vous pensez qu'elle est folle ? fit la logeuse. En effet, on serait porté à le croire devant une femme qui s'accuse d'avoir assassiné son mari en dormant. Moi, ce que je peux vous dire, c'est que je n'ai jamais rencontré de petite femme plus discrète, plus raisonnable et aussi bien élevée que Mrs Zebedee. De surcroît toute jeune mariée, et aussi éprise de son infortuné mari qu'une femme peut l'être dans ces circonstances. J'aurais dit que, dans leur genre, ils formaient un couple modèle.

Après ce préliminaire, Mrs Crosscapel ouvrit la porte et nous entrâmes dans la chambre.

II

Il était dans son lit, étendu sur le dos, tel que le docteur me l'avait décrit. Sur son flanc gauche, à hauteur du cœur, une grande tache de sang imprégnait le tissu de sa chemise. Pour autant que l'on puisse en juger quand le regard effleure malgré soi le visage d'un mort, ce malheureux avait dû être un très beau jeune homme. C'était une vision propre à attrister les personnes les plus endurcies ; pourtant, je crois que pour moi le tableau le plus affligeant était celui qu'offrait sa pauvre femme, sur laquelle se porta ensuite mon attention.

Elle était accroupie dans un angle de la pièce, petite femme brune, assez élégamment vêtue de couleurs vives. Le noir de sa chevelure et de ses grands yeux accentuait encore sa pâleur. Elle était tournée vers nous sans paraître nous voir. Nous lui parlâmes, mais elle ne répondit mot. On eût pu tout autant la croire aussi morte que son mari, hors qu'elle se tordait sans désespérer les doigts et qu'un grand frisson la secouait de proche en proche comme si elle était transie de froid. Je m'approchai et tentai de la relever, mais elle se recroquevilla en émettant une plainte qui ne fut pas loin de me faire peur, non par sa violence mais parce qu'elle était plus animale qu'humaine. Si tranquille et pondérée que me l'eût décrite sa logeuse, cette pauvre femme ne se possédait plus. Que je fusse inspiré par une pitié spontanée ou que j'eusse les idées complètement à l'envers, je sais seulement que je ne pouvais croire à sa culpabilité. J'allai même jusqu'à déclarer à Mrs Crosscapel :

– Je ne pense pas que ce soit elle.

C'est alors que l'on entendit frapper à la porte d'entrée. Je descendis ouvrir. Il s'agissait (à mon grand soulagement) de l'inspecteur, accompagné d'un de nos hommes. Nous

demeurâmes en bas le temps que je lui fisse mon rapport. Il jugea que j'avais bien agi.

— Tout porte à croire, dit-il, que ce meurtre a été commis par quelqu'un de la maison.

Laissant l'agent au rez-de-chaussée, il monta avec moi au deuxième.

Il n'était pas dans la pièce depuis une minute qu'il découvrit un objet qui m'avait échappé. Il s'agissait de l'arme du crime, le fameux couteau.

Le médecin l'avait trouvé fiché dans le corps de la victime et l'en avait retiré afin d'examiner la blessure, puis il l'avait déposé sur la table de chevet. C'était un de ces couteaux qui comportent une scie, un tire-bouchon et autres semblables accessoires. Une fois ouverte, la plus grande lame se verrouillait par le jeu d'un cran d'arrêt. Là où elle n'était pas tachée de sang, elle brillait comme un sou neuf. Il y avait, rivetée au manche de corne, une petite plaque en métal sur laquelle était gravée cette inscription incomplète : « *À John Zebedee, de la part de —* »

Mystère quant à savoir qui ou ce qui avait interrompu le travail du graveur. L'inspecteur y voyait néanmoins un élément intéressant.

— Voilà qui devrait nous être utile, subodora-t-il.

Puis (sans quitter des yeux la malheureuse créature prostrée dans le coin de la pièce) il prêta une oreille attentive à ce que Mrs Crosscapel avait à lui dire. Ensuite, il exprima le souhait de voir le pensionnaire qui occupait la chambre voisine.

Mr Deluc s'encadra sur le seuil, détournant la tête de l'horrible tableau qui s'offrait à l'intérieur.

Il était revêtu d'une splendide robe de chambre bleue à ceinture et parements dorés. Il avait le cheveu rare, brunâtre, et bouclé (je ne saurais dire si cela était ou non artificiel) en accroche-cœur. Le teint était jaune. Les yeux, d'un marron verdâtre, étaient du genre globuleux et paraissaient disposés à choir de leur orbite pour peu qu'on leur tendît une cuiller.

Sa moustache et son bouc étaient superbement calamistrés. Enfin, dernière touche, il avait un long cigare noir entre les lèvres.

– N’y voyez surtout pas de l’indifférence pour cette terrible tragédie, expliqua-t-il. Mes nerfs ont été rudement éprouvés, inspecteur, et je ne connais pas d’autre remède. Veuillez me comprendre et m’excuser.

L’inspecteur interrogea le témoin en le serrant au plus près. Quoiqu’il ne fût pas homme à se fier aux apparences, je voyais bien que cet individu était loin de lui inspirer sympathie ou même confiance. Il ne ressortit rien de l’interrogatoire, hors ce dont Mrs Crosscapel m’avait déjà fait part. Mr Deluc regagna sa chambre.

– Depuis combien de temps loge-t-il chez vous ? s’enquit l’inspecteur dès que l’autre eut tourné les talons.

– Cela va faire un an, répondit la logeuse.

– Vous a-t-il fourni des références ?

– Oui, et tout ce qu’il y a de sérieuses.

Sur ce, elle donna la raison sociale d’un célèbre marchand de cigares de la City. L’inspecteur nota la chose dans son carnet.

Je préfère ne pas rapporter ici le détail de ce qui suivit : cela est trop navrant pour que l’on s’y attarde. Qu’il me suffise de dire que l’on emmena cette malheureuse femme au commissariat. L’inspecteur emporta le couteau ainsi qu’un livre intitulé *L’Univers du sommeil*, qu’il avait trouvé par terre. La malle contenant le bagage du couple fut cadenassée, la porte verrouillée, et les deux clés confiées à ma garde. Je reçus pour instructions de demeurer sur place et de ne laisser personne quitter la maison jusqu’à nouvel ordre.

III

L'enquête du coroner fut différée et la comparution devant le juge ajournée, Mrs Zebedee n'étant pas en état de comprendre le déroulement de l'une ou l'autre de ces procédures. Le médecin conclut à un état de complète prostration causé par un terrible choc nerveux. Lorsqu'on lui demanda s'il estimait que cette femme était saine d'esprit avant les faits, il refusa de se prononcer catégoriquement en l'état actuel des choses.

Une semaine s'écoula. La victime fut inhumée en présence de son vieillard de père. Je rencontraï à plusieurs reprises Mrs Crosscapel et les deux employées de la pension afin d'obtenir tous compléments d'information que nous jugeâmes souhaitables. La cuisinière comme la femme de chambre avaient demandé leur congé, refusant, par souci de leur réputation, de demeurer au service d'une maison qui avait été le théâtre d'un meurtre. Suite à la commotion qu'il avait subie, Mr Deluc souffrait de cauchemars à répétition ; il régla les frais de dédit et s'en fut sans délai. Le locataire du premier, Mr Barfield, conserva ses appartements, mais obtint de son employeur la permission de s'absenter et alla se mettre au vert chez des amis à la campagne. Seule Miss Mybus demeura sur place.

— À mon âge, disait-elle, quand on est bien installée, on ne bouge plus. Un meurtre à deux volées d'escalier d'ici, c'est comme si ça s'était passé dans la maison d'à côté. L'éloignement, voyez-vous, c'est ce qui fait toute la différence.

Les locataires étaient libres de se déplacer à leur guise. Des agents en civil surveillaient l'immeuble nuit et jour. Toute personne qui en sortait faisait l'objet d'une discrète filature et était ensuite surveillée par la police de l'arrondissement où elle s'était rendue. Tant que nous demeurions

dans l'impossibilité de vérifier l'extraordinaire déclaration de Mrs Zebedee, sans parler de nos efforts infructueux pour remonter jusqu'à l'acheteur du couteau, il n'était pas question de laisser s'évanouir dans la nature une seule des personnes qui se trouvaient sous le toit de Mrs Crosscapel la nuit du meurtre.

IV

Quinze jours plus tard, Mrs Zebedee se trouva suffisamment remise pour être entendue – après qu'on lui eut fait la mise en garde d'usage. Le médecin l'avait déclarée, sans hésitation cette fois, parfaitement saine d'esprit.

Son état avait toujours été celui d'employée de maison. Précédemment, elle avait passé quatre années comme femme de chambre au service d'une famille habitant le Dorsetshire. La seule chose qu'on avait pu lui reprocher était un somnambulisme occasionnel qui imposait qu'une autre domestique partageât sa chambre et en gardât, la nuit, la clé sous son oreiller. Sous tout autre rapport, sa maîtresse la qualifiait de « véritable perle ».

Six mois plus tôt, un jeune homme du nom de John Zebedee avait été engagé (avec d'excellentes références) comme valet de pied. Il n'avait pas tardé à s'éprendre de la jolie petite chambrière, et ce sentiment avait bientôt été ardemment partagé. Ils auraient dû patienter des années avant d'avoir les moyens de fonder un foyer, n'eût été la mort d'un oncle de Zebedee qui lui laissait par testament la coquette somme de deux mille livres. En dépit de leur extraction modeste, ils se trouvaient dès lors suffisamment argentés pour réaliser leur plus cher désir. Ils se marièrent sur les lieux mêmes où ils avaient servi ensemble, et les fillettes de la maison

témoignèrent leur affection pour Mrs Zebedee en étant ses demoiselles d'honneur.

Le jeune marié était un homme avisé. Il décida de faire fructifier son petit capital en allant élever des moutons en Australie. Sa femme n'y trouva rien à redire : elle était prête à suivre son John jusqu'au bout du monde.

Ils allèrent donc passer leur courte lune de miel à Londres, afin de découvrir le navire à bord duquel ils allaient prendre passage. Ils descendirent à la pension de Mrs Crosscapel, où l'oncle de Zebedee avait ses habitudes lors de ses séjours dans la capitale. L'embarquement devait avoir lieu dix jours plus tard. Ce fut pour le jeune couple l'occasion d'un repos bienvenu et la perspective de découvrir à discrétion les beautés et les attractions de la grande ville.

Le premier soir, ils allèrent au théâtre. Habitué au bon air de la campagne, ils furent à demi incommodés par la chaleur et les vapeurs des becs de gaz. Ils étaient toutefois tellement enchantés par ces divertissements si nouveaux qu'ils retournèrent au spectacle le lendemain soir. Cette fois, John Zebedee ne put supporter la touffeur qui régnait dans la salle. Ils quittèrent le théâtre et regagnèrent leur chambre aux alentours de dix heures.

Reprenons les termes de la déposition de Mrs Zebedee :

Nous sommes restés un moment à bavarder tranquillement, mais son mal de tête ne cessait d'empirer. Je l'ai persuadé de se mettre au lit et j'ai soufflé la chandelle afin qu'il puisse s'endormir rapidement (la lueur du feu me suffisait pour ma toilette). Mais il était trop agité pour trouver le sommeil et il m'a demandé de lui faire la lecture, ce qui l'aidait le plus souvent à s'assoupir.

Je n'avais pas commencé de me déshabiller. J'ai donc rallumé la chandelle et j'ai ouvert le seul livre que nous avions. John était tombé en arrêt devant au kiosque de la gare, en raison de son titre : *L'Univers du sommeil*. Il me

plaisantait toujours au sujet de mon somnambulisme. Il me l'a offert en disant : «Voilà quelque chose qui va sûrement t'intéresser.»

Il n'y avait pas une demi-heure que je lisais que déjà il dormait à poings fermés. Comme je n'avais pas moi-même très envie de dormir, j'ai poursuivi ma lecture.

De fait, je trouvais ce livre intéressant. Il y avait un récit affreux qui m'impressionnait fort, l'histoire d'un homme qui avait poignardé sa femme au cours d'une crise de somnambulisme. Je m'étais dit que j'éteindrais à la fin du chapitre, et puis, changeant d'avis, j'ai continué. La suite était moins intéressante : tout un tas d'explications très calées sur le pourquoi du sommeil, ce qui se passe dans notre cerveau pendant ce temps-là, et j'en passe. Résultat, j'ai fini par m'assoupir moi aussi dans mon fauteuil au coin du feu.

Je ne sais pas quelle heure il était quand je me suis endormie. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, ni si j'ai fait des rêves. Quand j'ai rouvert les yeux, la chandelle était éteinte, le feu aussi, il faisait noir comme dans un four. Je ne sais même pas ce qui m'a réveillée – peut-être le froid.

Il y avait une autre bougie sur l'appui de la cheminée. J'ai trouvé la boîte d'allumettes et j'ai fait de la lumière. Alors, pour la première fois, je me suis retournée vers le lit ; et c'est là que j'ai vu...

Elle avait découvert le cadavre de son mari, assassiné alors qu'elle sommeillait tout près de lui. Parvenue à ce point de son témoignage, la malheureuse s'évanouit.

L'audition fut ajournée. Mrs Zebedee fut l'objet de tous les soins possibles, tant de la part de l'aumônier que de celle du médecin.

Je n'ai pas évoqué les dépositions de la logeuse et de ses employées. Elles furent entendues pour la bonne forme. Le

peu qu'elles savaient ne prouvait rien contre Mrs Zebedee. La police ne trouva rien qui étayât cette première déclaration par laquelle elle s'était accusée du meurtre. Ses anciens employeurs ne tarirent pas d'éloges sur son compte. L'enquête était au point mort.

On avait jusqu'alors jugé préférable de ne pas mettre Mr Deluc sur ses gardes en le citant à comparaître. Mais l'action de la justice se trouva en l'espèce précipitée par une communication de l'aumônier.

Après avoir visité Mrs Zebedee par deux fois et s'être longuement entretenu avec elle, le révérend était persuadé qu'elle n'avait rien à voir avec l'assassinat de son mari. Se refusant à rapporter ce qu'elle lui avait dit en confidence, il se borna à recommander que l'on entendît Mr Deluc à l'audience suivante. Cet avis fut suivi d'effet.

La police ne disposait d'aucun élément de preuve à l'encontre de Mrs Zebedee lorsque l'instruction reprit. Elle fut appelée à la barre. On passa aussi rapidement que possible sur sa découverte du cadavre de son mari. Trois questions d'importance lui furent posées.

Primo, on apporta l'arme du crime. Avait-elle déjà vu ce couteau dans les affaires de son mari? Jamais. Savait-elle quelque chose au sujet de cet objet? Absolument rien.

Secundo, elle ou bien son mari avaient-ils fermé la porte de leur chambre à clé à leur retour du théâtre? Non. Avait-elle elle-même donné par la suite un tour de clé? Non.

Tertio, avait-elle la moindre raison de penser qu'elle avait assassiné son mari au cours d'un accès de somnambulisme? Aucune, à ceci près qu'elle était très tracassée ce soir-là et que, de surcroît, le livre qu'elle lisait avait pu lui en suggérer l'idée.

Puis on fit sortir de la salle tous les autres témoins. On en vint alors à l'objet de la communication de l'aumônier : il fut demandé à Mrs Zebedee si rien de déplaisant ne s'était produit entre elle et Mr Deluc.

C'était le cas. Il l'avait abordée dans l'escalier de la pension, s'était permis de lui faire des avances et avait poussé l'outrage jusqu'à chercher à l'embrasser. Elle lui avait donné un soufflet et l'avait assuré que, s'il persistait dans son inconduite, son époux en serait informé. D'avoir été giflé l'avait mis dans une rage folle et il avait grondé : « Madame, il se pourrait que vous ayez à regretter ce geste. »

Après délibération et sur la requête de notre inspecteur, il fut décidé de tenir pour le moment Mr Deluc dans l'ignorance de cette déclaration de Mrs Zebedee. Lorsqu'on eut fait revenir les témoins, il maintint la déposition qu'il avait faite à l'inspecteur. On lui demanda alors s'il avait connaissance du couteau. Il le regarda sans trahir aucun signe de culpabilité, et jura que c'était la première fois qu'il le voyait. L'audience s'acheva sans avoir rien donné.

Mais nous gardâmes un œil sur Mr Deluc et nous attachâmes à tenter d'établir un lien entre lui et l'achat du couteau.

Là encore (et il semble bien qu'une espèce de fatalité pesait sur cette affaire), nous n'aboutîmes à rien de tangible. Grâce au poinçon frappé sur la lame, il nous fut facile de remonter à la taillanderie où il avait été fabriqué. Mais cette maison de Sheffield produisait cet article par dizaines de milliers d'exemplaires et on les trouvait chez tous les couteliers de Grande-Bretagne, sans parler de l'étranger. Quant à identifier l'artisan qui avait gravé l'inscription (sans savoir où ni par qui le couteau avait été acheté), autant chercher une aiguille dans une botte de foin. En désespoir de cause, on fit photographier le couteau, inscription apparente, et l'on envoya une éprouve à tous les postes de police du royaume.

Pendant ce temps, considérant que la victime et Mr Deluc n'étaient peut-être pas l'un pour l'autre des inconnus, qu'un différend ou une rivalité amoureuse les avait peut-être jadis opposés, nous fouillâmes le passé de ce dernier. Mais nous n'y trouvâmes rien de semblable.

On apprit néanmoins que Mr Deluc avait mené une vie dissipée et qu'il avait eu de très mauvaises fréquentations. Il n'avait cependant jamais enfreint la loi. Un homme peut être un vaurien et un débauché, il peut manquer de respect à une dame et, ulcéré de s'être fait souffleter, la menacer, mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il a assassiné en pleine nuit le mari d'icelle.

Et derechef, quand nous eûmes à rendre notre rapport, il ne contenait aucun élément nouveau. Les clichés n'avaient pas permis d'identifier le propriétaire du couteau ni de faire la lumière sur la fameuse inscription. S'étant engagée à comparaître de nouveau si on la convoquait, la pauvre Mrs Zebedee fut rendue à ses amis. Des articles fleurissaient dans la presse, qui demandaient combien d'assassins allaient ainsi réussir à narguer la police. Le Trésor promit une récompense de cent livres à qui apporterait un renseignement décisif. Les semaines passèrent et personne ne toucha la prime.

Notre inspecteur n'était pas homme à s'avouer facilement vaincu. On fit de nouvelles investigations, on procéda à de nouveaux interrogatoires. Il serait vain d'y revenir. Nous avions décidément fait chou blanc, et ce fut, pour les autorités comme aux yeux du public, une affaire classée.

Le meurtre de l'infortuné jeune marié fut bientôt oublié comme tant d'autres crimes non élucidés. Un seul homme, obscur et sans grade, fut assez fou pour persister et tenter, à ses moments perdus, de résoudre l'énigme. Il avait le sentiment que, s'il réussissait là où ses aînés plus expérimentés avaient échoué, il serait à même d'atteindre aux plus hautes responsabilités dans le corps de la police ; et il se raccrochait à cette menue ambition en dépit des moqueries de tous. Cet homme, c'était moi.

V

Dans ce qui précède, j'ai, sans le vouloir, péché par ingratitude.

Deux personnes en effet ne virent rien de ridicule à ma résolution de poursuivre l'enquête de mon côté. La première était Miss Mybus et la seconde Priscilla Thurlby, cuisinière de son état.

L'âge primant la beauté, je parlerai d'abord de Miss Mybus. Cette dame était indignée par la facilité avec laquelle la police s'était résignée à son échec. Il s'agissait d'un petit bout de femme au regard vif, qui disait les choses comme elle les pensait.

– C'est quelque chose que je n'arrive pas à admettre, me confia-t-elle un jour. Tenez, il n'y a qu'à remonter d'un ou deux ans en arrière : je me rappelle deux crimes semblables qui ont eu lieu ici à Londres, et dont les coupables n'ont jamais été retrouvés. Et je finis par me demander si je ne suis pas la prochaine sur la liste.

« Vous êtes joli garçon, et puis j'aime bien votre cran et votre persévérance. Venez ici aussi souvent que bon vous semblera ; et si on fait la moindre difficulté pour vous laisser entrer, dites que c'est moi que vous venez voir. Ah, une chose encore... Je suis passablement désœuvrée et point sotté. D'ici, je vois tout ce qui entre et qui sort. Laissez-moi votre adresse : il se peut que j'aie du nouveau pour vous.

Malgré tant de bonne volonté, Miss Mybus ne me fut d'aucun secours.

Des deux, Priscilla Thurlby semblait plus à même de m'être utile. D'une part, elle était vive et dégourdie – et de surcroît, n'ayant pas encore retrouvé de place, libre de son temps. D'autre part, je pouvais avoir toute confiance en elle. Avant

qu'elle quittât son pays pour venir chercher un emploi à Londres, le pasteur de sa paroisse ne lui avait-il pas remis la lettre que voici :

C'est avec plaisir que je recommande Priscilla Thurlby pour toute occupation respectable qui entrera dans ses compétences. Ses père et mère, âgés et invalides, ont vu dernièrement leur revenu décroître ; de plus, ils ont encore une fille à charge. Plutôt que de constituer un fardeau pour ses parents, la jeune Priscilla se rend à Londres afin d'y trouver un emploi de maison, cela en vue d'assister les siens. La chose est éloquente en soi. Je connais sa famille depuis de nombreuses années. Et mon seul regret est de n'avoir pas chez moi de place à proposer à cette excellente fille.

HENRY DERRINGTON,
recteur de Roth

Après avoir pris connaissance d'un tel panégyrique, je pouvais sans crainte demander à Priscilla de m'aider à rouvrir l'enquête sur ce mystérieux assassinat.

Je tenais que l'on n'avait pas examiné de façon suffisamment approfondie les faits et gestes des différents occupants de la pension de Mrs Crosscapel. Je demandai en premier lieu à Priscilla si elle avait quelque chose à m'apprendre touchant d'éventuels rapports entre la femme de chambre et Mr Deluc. Elle commença par montrer quelque réticence.

– Je ne voudrais pas faire soupçonner une innocente, dit-elle. Au reste, nous avons travaillé ensemble si peu de temps que...

– Vous partagiez la même chambre, fis-je remarquer, vous étiez donc à même d'observer son comportement vis-à-vis des locataires. Si cette même question vous avait été posée pendant l'instruction, vous auriez répondu honnêtement et sans détour.

Cet argument eut raison de ses scrupules. Elle me confia certains éléments qui projetèrent un jour nouveau sur Mr Deluc et sur l'affaire dans son ensemble. Je procédai en conséquence. Le travail était forcément lent du fait de mes obligations professionnelles ; mais, avec le concours de Priscilla, je progressais régulièrement vers l'objectif que je m'étais fixé.

J'avais également une autre dette de reconnaissance auprès de la jolie cuisinière de Mrs Crosscapel. Il me faudra tôt ou tard en passer par cet aveu – autant le faire sans plus attendre. Grâce à Priscilla, je découvris l'amour. C'est avec elle que j'échangeai mes premiers et ô combien délicieux baisers. Et, lorsque je lui demandai si elle voulait bien m'épouser, elle ne dit pas non. Elle prit, il est vrai, un air un peu triste pour me répondre :

– Hélas, comment deux personnes aussi pauvres que vous et moi pourraient-elles envisager de fonder un foyer ?

– Je ne vais plus tarder à mettre la main sur l'indice qui a échappé à mon inspecteur. Alors, chérie, je serai en mesure de vous épouser.

La fois suivante, nous parlâmes de sa famille. J'étais maintenant regardé comme son promis. D'après ce que je croyais savoir des usages en pareil cas, il me paraissait naturel qu'elle me présentât sans plus attendre à ses parents. Elle en fut parfaitement d'accord et leur écrivit le jour même pour les prévenir de notre arrivée à la fin de la semaine.

Je pris mon tour de permanence de nuit au commissariat et ne fus donc pas de service le lendemain. Je me mis en civil et nous prîmes nos billets pour Yateland, gare la plus proche du village où vivaient les parents de Priscilla.

VI

Le train s'arrêta, comme à l'accoutumée, dans la ville de Waterbank. Priscilla, qui n'avait pas encore retrouvé de place, gagnait sa vie en faisant des travaux de couture ; ayant travaillé jusque tard dans la nuit, elle était lasse et mourait de soif. J'étais descendu de voiture pour aller lui chercher du soda. Mais la godiche qui servait à la buvette n'entendait rien au débouchage des bouteilles et ne voulait pas me laisser faire. Elle s'arma d'un tire-bouchon dont elle se servit en dépit du bon sens. Perdant patience, je lui arrachai la bouteille des mains. La cloche retentit à l'instant où je faisais sauter le bouchon. Le temps d'emplir un verre et de courir sur le quai, le train roulait déjà. Des porteurs m'empêchèrent de sauter sur le marchepied.

Dès que j'eus repris mon calme, j'allai consulter les horaires. Notre train était arrivé à Waterbank à une heure cinq. Par chance, le prochain devait passer à une heure quarante-quatre et arriver à Yateland (l'arrêt suivant) dix minutes plus tard. Il fallait espérer que Priscilla eût elle aussi la bonne idée de regarder les horaires et de m'attendre à la gare. En faisant le chemin à pied, j'eusse perdu du temps plutôt que d'en gagner. Je n'avais pas trop longtemps à attendre ; j'en profitai pour faire un tour en ville.

Sauf le respect de ses habitants, Waterbank est (pour les gens de passage) un endroit mortel. Je suivis une rue, en enfilai une autre et finis par m'immobiliser devant un magasin qui m'avait frappé non pas en soi, mais parce qu'il était le seul dont les volets fussent fermés.

Une pancarte y était apposée, annonçant que le pas de porte était à louer. La raison sociale du commerçant qui avait cessé ses activités était peinte au fronton de la devanture : *Coutellerie James Wycomb*.

Tout à coup, il m'apparut que nous avions omis un détail important lorsque nous avions répandu la photographie du couteau aux quatre coins du pays : aucun de nous n'avait pensé que nous ne toucherions pas une part des couteliers concernés, savoir ceux qui, entre-temps, s'étaient retirés ou avaient fait faillite. J'avais toujours un tirage sur moi. Je me dis qu'il y avait peut-être là l'ombre d'une chance de faire le lien entre l'arme du crime et Mr Deluc.

Un vieillard très sale et sourd comme un pot vint répondre à mon second coup de sonnette.

– Le mieux, me dit-il, serait que vous montiez voir Mr Scorrier. C'est tout en haut.

Je collai les lèvres à son cornet acoustique pour lui demander qui était Mr Scorrier.

– Le beau-frère de Mr Wycomb. Mr Wycomb est mort. Si c'est pour reprendre l'affaire, il faut voir avec Mr Scorrier.

Je montai donc au dernier étage et y trouvai comme de juste Mr Scorrier. La cinquantaine, le teint cadavérique, l'œil inexpressif, l'homme était en train de graver une plaque de porte en cuivre. Après avoir sacrifié aux politesses d'usage, je sortis la photographie.

– Je me demandais, monsieur, si l'inscription portée sur ce couteau vous dirait quelque chose.

Il prit sa loupe.

– Voilà qui n'est pas commun, dit-il d'un ton égal. Oui, monsieur, c'est moi qui l'ai gravée. Zebedee, un nom comme ça, ça ne s'oublie pas. Je me demande bien ce qui m'a empêché de terminer le travail.

Le nom de Zebedee et l'inscription incomplète avaient paru dans tous les journaux du pays. Il prenait les choses si calmement que je me demandais comment il fallait interpréter sa réponse. Se pouvait-il qu'il ne soit jamais tombé sur un compte rendu du meurtre ? Ou bien alors, avais-je en face de moi un complice doué d'une prodigieuse maîtrise de soi ?

– Excusez-moi, dis-je, est-ce que vous lisez le journal ?

– Jamais ! J'ai la vue qui baisse. J'évite de lire de sorte à pouvoir travailler encore quelques années.

– N'avez-vous jamais entendu prononcer ce nom de Zebedee, notamment dans la bouche de personnes qui lisent le journal ?

– C'est bien possible ; mais alors je n'y ai pas fait attention. Ma journée terminée, je sors faire mon tour. Après cela, je soupe, je prends un petit grog, je fume une pipe. Et ensuite, au lit. Vous devez vous dire que c'est là une vie bien monotone. Voyez-vous, monsieur, quand j'étais jeune, j'ai connu une existence misérable. Alors, tout ce à quoi j'aspire maintenant, c'est à conserver ma petite aisance et à me reposer un peu avant le grand sommeil. Il y a beau temps que j'ai tiré un trait sur les choses du monde. Et c'est aussi bien comme ça.

Le pauvre bonhomme était sincère. J'avais un peu honte d'en avoir douté. J'en revins à mes moutons :

– Savez-vous où il a été acheté et par qui ?

– Ma mémoire n'est plus si bonne, répondit-il ; mais j'ai là de quoi lui venir en aide.

Il tira d'un placard un vieux registre crasseux. Je crus voir que des bandes de papier, portant toutes une ligne de texte, étaient collées à chaque page. Il se reporta à un index ou table des matières, puis chercha la page concernée. Quelque chose qui ressemblait à un sursaut de vie passa sur sa triste figure.

– Ah ! j'y suis maintenant. Ce couteau fut acheté à mon défunt beau-frère, qui avait la boutique en bas. Oui, oui, ça me revient. Un forcené a fait irruption dans cette pièce et m'a arraché le couteau alors que je n'avais fait que la moitié du travail !

Je sus que j'étais près de toucher au but.

– Puis-je jeter un coup d'œil à votre aide-mémoire ?

– Mais bien sûr. Comme vous l'avez compris, je gagne

ma vie en gravant des inscriptions. Je colle dans ce livre les instructions manuscrites que l'on me donne, et j'ajoute en marge mes propres observations. D'une part, cela me sert de référence pour mes nouveaux clients. D'autre part, c'est assurément une aide précieuse quand on a comme moi la mémoire qui flanche.

Il orienta le livre face à moi et me montra la bande de papier qui occupait la moitié inférieure de la page.

J'eus sous les yeux l'inscription telle qu'elle aurait dû figurer sur le couteau qui avait tué Zebedee :

« *À John Zebedee, de la part de Priscilla Thurlby.* »

VII

Il m'est impossible, je ne m'en cache pas, de décrire par quels états je passai lorsque le nom de Priscilla s'étala sous mes yeux tel un aveu écrit de sa culpabilité. Je ne saurais dire combien de temps s'écoula avant que je retrouvasse un semblant de calme. La seule chose dont je me souviens clairement, c'est d'avoir effrayé le pauvre bonhomme.

Mon premier souci fut d'entrer en possession du document. Je dis à Mr Scorrier que j'étais de la police, puis le sommai de m'aider à faire la lumière sur un crime. J'allai jusqu'à lui proposer de l'argent pour ce bout de papier.

— Vous pouvez l'avoir pour rien, répliqua-t-il, à condition de partir et de ne plus jamais remettre les pieds ici.

Il voulut découper l'inscription manuscrite, mais ses pauvres mains tremblaient trop. Je m'en chargeai, puis ouvris la bouche pour le remercier. Il ne voulait plus m'entendre.

— Allez-vous-en ! cria-t-il. Votre bobine ne me revient pas du tout.

Parvenu à ce point, on pourra m'objecter que j'avais tort

de tenir pour certaine la culpabilité de cette femme tant que je n'avais rien de plus patent contre elle. À supposer que ce fût bien elle qui avait arraché le couteau des mains du graveur, une autre personne avait pu ensuite le lui dérober, puis s'en servir pour commettre le crime. Rien n'est plus juste. Seulement, voyez-vous, dès l'instant où je posai les yeux sur cette satanée inscription, ma conviction fut faite.

Je regagnai la gare de chemin de fer sans avoir arrêté le moindre plan. Le train que j'avais projeté de prendre pour la rejoindre avait déjà quitté Waterbank. Il s'en arrêta un autre, à destination de Londres celui-là. J'y montai, toujours sans savoir ce que j'allais faire.

À Charing Cross, je tombai sur un ami qui me dit :

– Tu n'as vraiment pas l'air dans ton assiette. Viens donc prendre un remontant.

Je le suivis. Ce verre était exactement ce dont j'avais besoin : l'alcool me remit d'aplomb et m'éclaircit les idées. Mon camarade partit de son côté, moi du mien. Et j'eus bientôt pris plusieurs résolutions.

En premier lieu, je décidai de démissionner de la police, et cela pour un motif que l'on va bientôt comprendre. En second lieu, je pris une chambre dans un hôtel. Elle allait certainement revenir à Londres et se rendre à mon adresse afin de découvrir pourquoi je lui avais fait faux bond. Livrer à la justice la seule et unique femme que j'eusse aimée d'amour était une tâche trop cruelle pour une pauvre créature comme moi. J'aimais mieux quitter la police. D'un autre côté, si jamais je la revoyais avant que le temps eût pansé ma plaie, je redoutais fort de me faire à mon tour meurtrier et de la tuer sur-le-champ. Cette misérable non seulement m'avait joué au point que je m'étais mis en tête de l'épouser, mais elle m'avait également manipulé de sorte à orienter mes soupçons sur la malheureuse femme de chambre.

Plus tard dans la soirée, j'imaginai le moyen de dissiper les derniers doutes qui me tenaillaient encore. J'écrivis au pasteur

de Roth une lettre par laquelle je l'informais que j'allais épouser Miss Thurlby, et lui demandais de bien vouloir me renseigner (eu égard à mon état) sur les relations qu'elle avait pu avoir par le passé avec le dénommé John Zebedee.

Voici la réponse qui m'arriva par retour du courrier :

Monsieur,

Compte tenu des circonstances, j'estime qu'il est de mon devoir de vous faire part, à titre confidentiel, de ce que les amis et les proches de Priscilla ont, pour son bien, tenu secret.

Zebedee avait un emploi de domestique dans les environs. Je regrette d'avoir à dire cela d'un homme qui a connu une fin aussi atroce, mais son comportement à l'endroit de Priscilla fut d'un coquin perfide et sans cœur. Ils se fiancèrent et, ajouterai-je avec indignation, il chercha à la déshonorer en arguant de leur mariage prochain. La vertueuse enfant lui résista et il fit mine d'avoir honte de lui-même. Les bans furent publiés en mon église. Le lendemain, Zebedee avait disparu.

Il était un domestique des plus capables ; je suppose qu'il aura eu tôt fait de retrouver une place. Je vous laisse imaginer les affres par lesquelles passa la pauvre enfant après pareil outrage. Arrivée à Londres, munie de ma recommandation, elle répondit à la première annonce qui lui tomba sous les yeux, et eut l'infortune de se faire engager dans la pension même où (si je dois en croire la presse) le sieur Zebedee amena la personne dont, au lendemain de sa forfaiture, il avait fait sa femme.

Soyez assuré que vous allez unir votre destin à celui d'une excellente fille, et veuillez accepter tous mes vœux de bonheur.

Il ressortait de cela que ni le recteur ni les parents et amis ne savaient rien de l'achat du couteau. Un seul homme connais-

sait la vérité : le malheureux qui lui avait demandé de devenir sa femme.

Je me devais – c'est du moins ce qu'il me semblait – de ne pas lui donner à croire que je l'avais moi aussi lâchement abandonnée. Si détestable qu'en fût la perspective, j'avais le sentiment qu'il me fallait la revoir une dernière fois.

Elle était occupée à son ouvrage lorsque je me présentai chez elle. Elle se dressa d'un bond en me voyant sur le pas de la porte. Le rouge lui monta aux joues et ses yeux se mirent à fulminer. Je m'avançai. Elle nota alors mon expression et demeura coite.

Je m'exprimai en aussi peu de mots que possible :

– J'ai été à la coutellerie de Waterbank. J'y ai vu, écrite de votre main, l'inscription qui devait figurer sur le couteau. Un mot de moi suffirait à vous faire pendre. Dieu me pardonne, je ne puis m'y résoudre.

De coloré, son visage se fit terreux. Ses yeux étaient écarquillés et d'une saisissante fixité, comme ceux de qui est sujet à une attaque. Elle se tenait devant moi, immobile et muette. Sans un mot de plus, je jetai au feu la pièce à conviction. Sans un mot de plus, je la laissai.

Je ne la revis jamais.

VIII

Mais je reçus de ses nouvelles quelques jours plus tard.

Il y a beau temps que cette missive a fini dans les flammes. Que n'ai-je pu l'effacer aussi de ma mémoire ! Si je meurs avec toute ma tête, la lettre de Priscilla sera mon dernier souvenir terrestre.

Elle reprenait en substance ce dont le pasteur m'avait déjà informé. J'y apprenais par ailleurs qu'elle avait acheté

le couteau pour l'offrir à Zebedee en remplacement d'un couteau semblable qu'il avait égaré. Le samedi, elle en faisait l'emplette et le confiait au graveur. Le dimanche, les bans étaient publiés. Le lundi, elle était abandonnée et courait soustraire le couteau au burin de Mr Scorrier.

C'est seulement lorsqu'il arriva à la pension avec sa femme qu'elle découvrit que Zebedee venait d'ajouter une nouvelle insulte au camouflet qu'il lui avait infligé. Comme son travail la retenait aux cuisines, jamais il ne sut qu'elle était là, tout près. Je me souviens encore du dernier paragraphe de sa confession :

Le diable m'a possédée quand, en montant me coucher, j'ai tourné la poignée de leur porte et constaté qu'elle n'était pas fermée à clé. J'ai prêté l'oreille, j'ai passé la tête à l'intérieur et je les ai vus à la lueur vacillante d'une chandelle, lui endormi dans le lit, elle qui sommeillait auprès du feu. Le couteau était dans ma main, et c'est là que l'idée m'est venue de le faire... Avec un peu de chance, ce serait *elle* que l'on pendrait. Je ne suis pas parvenue à retirer le couteau. Par-dessus tout, il y a une chose que je tiens à ce que vous sachiez : j'étais vraiment éprise de vous et, si j'ai dit oui, ce n'est pas en considération du fait que vous auriez difficilement pu faire pendre votre propre femme.

Après cela, je n'ai plus jamais entendu parler de Priscilla Thurlby ; j'ignore si elle est encore de ce monde. Bon nombre de gens penseront sans doute que je méritais la potence pour ne pas l'y avoir envoyée. Après avoir lu cette confession, peut-être seront-ils déçus d'apprendre que je suis mort de ma belle mort. Je ne leur en veux pas. Je suis un pécheur repentant. Je salue à jamais tous les chrétiens miséricordieux.

LA MAIN DU MORT¹

Au temps où notre dix-neuvième siècle était plus jeune de bon nombre d'années, il advint qu'un mien ami du nom d'Arthur Holliday arriva dans la bonne ville de Doncaster alors que la semaine hippique battait son plein, soit en d'autres termes aux alentours du 15 septembre. Il était de ces jeunes messieurs insoucians, francs comme l'or et babillards, qui suivent étourdiment le chemin de la vie et se font en tout lieu des amis. Son riche manufacturier de père avait acheté dans le centre du pays suffisamment de terres pour exciter la jalousie de tous les hobereaux environnants. Arthur, son unique enfant, était promis à lui succéder à la tête du domaine et de la fabrique ; d'ici là, il était bien pourvu en argent et point trop surveillé. Vérité vraie ou pure médisance, on disait de Holliday père qu'il avait lui-même été passablement dissipé en son jeune temps et qu'à la différence de la plupart des parents il n'était pas porté à trop se formaliser de ce que son rejeton eût de qui tenir. Je ne sais si la chose est vraie, ne l'ayant pour ma part connu que vers la fin de sa vie, époque où il campait un très paisible et très respectable vieux monsieur.

Or donc, un beau jour de septembre, s'étant tout à coup mis en tête d'aller aux courses, le jeune Arthur débarque à

1. Cette nouvelle est parue sous le titre original «The Dead Hand» dans le recueil *The Queen of Hearts* (1859).

Doncaster. Arrivé en début de soirée, il se rendit d'abord au plus grand hôtel de la ville afin d'y retenir une table et un lit. On était tout disposé à lui servir à souper, mais la question du coucher lui valut de recueillir quelques ricanements. À Doncaster durant la semaine hippique, il n'est pas rare que, faute d'avoir réservé, des personnes passent la nuit dans leur voiture devant la porte des auberges. Quant aux gens plus modestes, j'en ai souventes fois vu dormir sur la pierre de seuil des maisons où on n'avait pu les recevoir. Tout riche qu'il fut, mon Arthur avait bien peu de chances de trouver à se loger. Il essaya un deuxième, puis un troisième hôtel, se rabattant ensuite sur deux des auberges d'un rang inférieur, et on lui fit partout la même réponse. Il ne restait plus ce soir-là le moindre gîte disponible. Les beaux souverains d'or qu'il avait en poche ne pouvaient lui assurer ne fût-ce qu'un grabat à Doncaster pendant la semaine hippique.

Cette situation où il se retrouvait à la rue tel un vulgaire vagabond présentait aux yeux d'un jeune flambard comme Arthur un caractère de nouveauté plutôt divertissant. Continuant ainsi de se transporter avec son sac dans tous les cabarets et lieux de plaisir pour gens de passage qu'il put trouver à Doncaster, il finit par aboutir dans les faubourgs. Il y avait beau temps que les dernières lueurs du crépuscule s'étaient éteintes, une lune blafarde s'élevait au-dessus de l'horizon, le vent fraîchissait, des nuages s'amoncelaient et tout donnait à penser qu'il n'allait pas tarder à pleuvoir.

La tournure que prenait le ciel eut un effet plutôt assombrissant sur la belle humeur du jeune Holliday. Il commença d'envisager les choses avec moins d'insouciance, et c'est bientôt dans un état d'inquiétude grandissante qu'il se mit à porter ses regards de tous côtés en quête d'une *public house* où s'adresser. La partie de la ville où il se trouvait maintenant n'était pour ainsi dire pas éclairée, et il ne voyait rien des maisons devant lesquelles il déambulait, hors qu'elles devenaient de plus en plus petites et de plus en plus sales. Lui

apparut soudain à l'autre bout d'une rue tortueuse, presque mangée par les ténèbres et le brouillard, la lueur falote d'un quinquet. Il résolut de pousser jusque-là et, s'il ne s'agissait pas d'une auberge ou autre, de s'en retourner vers le centre et les grands hôtels afin de voir s'il ne lui serait pas possible de s'y faire allouer une simple chaise pour la nuit.

Des bruits de voix lui parvinrent bientôt. Lorsqu'il fut plus près, il découvrit que cette lampe éclairait l'entrée d'un préau exigü sur le mur duquel était peinte une longue main de couleur chair, dont l'index, fort maigre, montrait cette inscription :

AUX DEUX-ROUGES-GORGES

Arthur entra sans hésiter dans la courette afin de voir ce que ces deux rouges-gorges pourraient faire pour lui. Au fond, quatre hommes faisaient cercle devant une porte. Ils en écoutaient un cinquième, mieux mis qu'eux, qui leur tenait à voix basse des propos qui semblaient grandement les intéresser.

À l'entrée du passage, Arthur croisa un quidam qui, un havresac sur le dos, s'en repartait manifestement.

— Non, lança ironiquement l'homme au sac à l'adresse d'un gros personnage chauve à l'air sournois, au ventre ceint d'un tablier crasseux, qui avait fait quelques pas à sa suite. Non, monsieur l'aubergiste, je ne m'effarouche pas facilement ; mais là, je reconnais volontiers que c'est un peu trop pour moi.

Le jeune Holliday se figura que l'inconnu s'était vu demander un prix exorbitant pour un lit et qu'il ne voulait ou ne pouvait consentir à une telle dépense. Dès que l'autre fut parti, Arthur, pénétré de la tranquille assurance que confèrent des poches bien remplies, se hâta d'aborder le gros homme au tablier, de crainte qu'un autre voyageur surpris par la nuit ne le devançât.

— S'il vous reste un lit, dit-il, et que ce monsieur qui s'en va n'en veuille pas, alors je suis preneur.

L'autre le toisa de son regard matois.

– Vraiment, monsieur ? fit-il d'un air dubitatif.

– Dites votre prix, répondit le jeune Holliday, lui prêtant une bien peu gracieuse méfiance. Dites votre prix et, si vous le souhaitez, je règle d'avance.

– Êtes-vous partant pour cinq shillings ? s'enquit l'aubergiste, frottant son double menton râpeux tout en levant pensivement les yeux au plafond.

Arthur faillit lui rire au nez ; toutefois, jugeant plus prudent de rester sur sa réserve, il lui tendit les cinq shillings le plus sérieusement qu'il put. L'autre avança la main, puis, brusquement, la ramena à lui.

– Vous jouez cartes sur table avec moi, dit-il ; c'est pourquoi, avant de prendre votre argent, je m'en vais agir de même avec vous. Il faut d'abord que je vous affranchisse : pour cinq shillings, vous aurez un lit pour vous tout seul ; seulement, vous n'aurez l'usage que de la moitié, pas plus, de la chambre où se trouve ce lit. Vous voyez ce que je veux dire, mon jeune monsieur ?

– Évidemment, lui retourna Arthur, un peu agacé. Il s'agit d'une chambre à deux lits dont l'un est déjà occupé.

Le gros homme hochâ la tête en frottant de plus belle son double menton. Arthur hésitait. Machinalement, il recula d'un ou deux pas vers l'extérieur. L'idée d'avoir un parfait inconnu pour compagnon de chambre ne lui souriait pas du tout. Il était fortement tenté de rempocher ses cinq shillings et de s'en retourner.

– C'est oui ou c'est non ? demanda le bonhomme. Décidez-vous vite, parce que vous n'êtes pas tout seul à chercher un lit ce soir à Doncaster.

Arthur jeta un coup d'œil vers la rue. Il entendit le crépitement d'une forte pluie et se dit qu'il allait poser une ou deux questions avant que de quitter inconsidérément l'abri des Deux-Rouges-Gorges.

– Celui qui occupe l'autre lit, quel genre d'homme est-ce ?

interrogea-t-il. Est-ce un gentleman? Je veux dire, quelqu'un de discret et qui sait se tenir?

– L'homme le plus discret du monde, affirma l'aubergiste en frottant furtivement ses mains poupinées. Aussi tempérant qu'un juge, et des habitudes réglées comme papier à musique. Neuf heures n'ont pas sonné depuis dix minutes que le voilà déjà au lit. Je ne sais pas si cela s'accorde avec votre idée de la discrétion, mais laissez-moi vous dire que cela laisse la mienne loin derrière.

– Il dort, vous croyez?

– Je pense bien! Et il s'est endormi si vite que je vous fiche mon billet que ce n'est pas vous qui allez le réveiller – à cet instant, le regard de l'aubergiste quitta le jeune Holliday et, obliquant légèrement, s'orienta vers la cour. C'est ici que ça se passe, monsieur, dit-il, s'adressant apparemment à quelque nouvel arrivant.

– Tenez, voici votre argent, s'empressa Arthur, soucieux de ne pas se faire coiffer au poteau par un autre client.

Le bonhomme hocha la tête, glissa négligemment les cinq shillings dans la poche de son gilet et alluma une chandelle.

– Je vous montre le chemin.

Le patron des Deux-Rouges-Gorges partit vers l'escalier. Il se déplaçait prestement pour un homme de sa corpulence. Ils gagnèrent le premier étage. L'aubergiste ouvrit une porte palière et se retourna vers Arthur.

– C'est un arrangement tout ce qu'il y a d'équitable, pour vous comme pour moi, dit-il. Vous me donnez cinq shillings, je vous fournis en échange un lit propre et confortable; et je vous garantis que vous ne serez ni dérangé ni en aucune façon importuné par votre compagnon de chambre.

Ce disant, il posait un regard appuyé sur le jeune Holliday. Enfin, ils entrèrent.

Arthur découvrit une chambre plus spacieuse et mieux tenue qu'il ne l'avait escompté. De dimensions moyennes,

l'un et l'autre garnis de rideaux en tissu blanc uni, les deux lits étaient parallèles et un espace d'environ six pieds les séparait. Celui qui était occupé se trouvait du côté de la fenêtre. Les courtines en étaient closes, mais bâillaient un peu dans l'angle qui faisait face à la porte, et Arthur entrevit la saillie que dessinaient les pieds du dormeur sous la maigre literie. L'homme, apparemment, dormait sur le dos. Arthur prit la chandelle, alla pour tirer les rideaux de son propre lit, mais s'immobilisa à mi-chemin pour tendre l'oreille.

– Il a un sommeil très silencieux, observa-t-il.

– Oui, très, renchérit l'aubergiste.

Le jeune Holliday s'approcha avec circonspection de l'autre lit.

– Ce qu'il est pâle!

– C'est ma foi vrai, admit l'aubergiste.

Arthur s'avança un peu plus. La couverture, remontée jusqu'au menton, demeurait parfaitement immobile à hauteur de la poitrine. Perplexe, vaguement inquiet, le jeune homme se pencha au-dessus du dormeur; il considéra les lèvres entrouvertes, couleur de cendre; il écouta en retenant son souffle, regarda derechef cette physionomie étrangement calme, cette bouche, ce buste figés; son propre visage était tout aussi cireux que celui de l'inconnu lorsqu'il se retourna vivement vers l'aubergiste.

– Venez voir, pressa-t-il à voix basse. Venez voir, pour l'amour du ciel! Cet homme n'est pas en train de dormir: il est mort!

– Vous vous en êtes aperçu plus tôt que je ne le pensais, dit l'autre sans se démonter. Oui, il est tout ce qu'il y a de mort. Il a passé à cinq heures ce tantôt.

– De quoi est-il mort? Qui est-ce? interrogea Arthur, ébranlé par le calme invraisemblable de son logeur.

– Pour ce qui est de savoir qui c'est, répondit celui-ci, je suis à peu près aussi avancé que vous. Ses livres, ses papiers, ses affaires, tout ça a été ramassé dans ce paquet enveloppé

de papier brun en prévision de la visite du coroner, demain ou après-demain. Il est arrivé ici il y a une semaine. Il vivait sur un pied confortable. Il ne mettait jamais le nez dehors, à croire qu'il était malade. On lui a monté son thé à cinq heures. Il était en train de s'en verser une tasse quand il a eu un évanouissement, ou une attaque, ou peut-être bien un mélange des deux. On n'a pas réussi à le ranimer, et j'ai bien vu qu'il était mort. Le docteur n'a pas fait mieux. Depuis, il est ici. Le coroner passera dès que possible. Voilà, vous savez tout.

Arthur approcha la bougie des lèvres du mort. La flamme ne bronchait pas. Il y eut un silence, uniquement troublé par le crépitement sinistre de la pluie contre les vitres.

– Bien, reprit l'aubergiste. Si vous n'avez plus rien à ajouter, je vous laisse. Ne me dites pas que vous voulez récupérer vos cinq shillings. Voici le lit que je vous ai promis, propre et confortable. Voilà votre compagnon de chambre, le plus discret qui soit, comme je vous l'ai certifié. Si vous avez peur de demeurer seul avec lui, ça n'est pas mon affaire. J'ai tenu ma part du marché, je garde mon argent. Je ne suis pas natif du Yorkshire, mon jeune monsieur, mais j'ai vécu suffisamment longtemps dans cette région pour me dégourdir l'esprit ; et je gage que la prochaine fois que vous nous rendrez visite, vous aurez tâché moyen d'être un peu moins ballot.

Content de sa sortie, le gros homme se dirigea vers la porte en riant sous cape. Tout stupéfait et défrisé qu'il fut, Arthur s'était suffisamment repris pour s'indigner du tour qu'on venait de lui jouer et de la jubilation pleine de suffisance de son auteur.

– Avant de rire, dit-il d'un ton vif, attendez donc d'être certain que je fais les frais de la plaisanterie. Vous n'allez pas, mon cher ami, empocher cinq shillings sans contrepartie : ce lit, je le prends.

– Vraiment ? fit l'aubergiste. Eh bien, je vous souhaite une bonne nuit.

Là-dessus, il sortit et referma la porte derrière lui.

Une bonne nuit ! Ce souhait à peine formulé, la porte à peine refermée, Arthur se prit à regretter à demi les paroles irréfléchies qui lui avaient échappé. Quoiqu'il ne fût pas impressionnable à l'excès, ni ne manquât de courage tant moral que physique, la présence du mort le fit frissonner dès qu'il se retrouva seul dans la chambre, seul et tenu par sa rodomontade d'y demeurer jusqu'au matin. Un homme plus âgé ne s'y fût pas arrêté et, nonobstant, eût agi après mûre réflexion. Mais Arthur était trop jeune pour traiter la raillerie, même venant d'un inférieur, par le mépris ; trop jeune pour ne pas plus craindre de perdre momentanément la face que de passer une longue nuit blanche dans la chambre d'un mort.

Ce n'est l'affaire que de quelques heures, se dit-il ; je partirai d'ici dès potron-minet.

Il en était là de ses réflexions lorsque, tourné qu'il était vers le lit occupé, son œil s'arrêta sur la protubérance aiguë que faisaient les pieds du défunt. Il alla fermer tout à fait la courtine en ayant soin de ne pas regarder le visage du mort, de crainte qu'une telle vision n'eût raison de sa fragile résolution.

– Pauvre diable, dit-il, presque aussi tristement que s'il avait connu cet homme. Ah, le pauvre diable !

Puis il alla à la fenêtre. Il faisait nuit noire et la pluie fouettait violemment les vitres. Cette chambre, pensa-t-il, devait se trouver sur les arrières de l'hôtel, puisque la façade était abritée des éléments par un préau et par les bâtiments mitoyens.

Alors qu'il s'attardait devant la croisée – car même la pluie, parce qu'elle faisait du bruit, lui était un réconfort, et la mobilité des gouttes suffisait à lui évoquer la vie et lui était comme une présence –, il entendit sonner dix coups au clocher d'une église. Seulement dix heures ! Comment allait-il passer le temps jusqu'au lever du jour ?

En toute autre circonstance, il fût descendu dans la salle commune pour commander un grog et se mêler, volubile et

joyeux, à la compagnie. Mais voici que lui répugnait l'idée même de passer le temps ainsi. À croire que la situation inédite dans laquelle il se trouvait l'avait déjà transformé. Il avait jusque-là mené l'existence banale, insignifiante, prosaïque, superficielle d'un jeune homme aisé, sans difficultés à surmonter ni épreuves à affronter. Parent ou ami, il n'avait encore perdu aucun être cher. Jusqu'à ce fameux soir, sa part de l'immarcescible héritage que tous nous partageons était encore en lui endormie. Jusqu'à cette nuit-là, jamais il n'avait rencontré la mort, ne fût-ce qu'en pensée.

Il fit quelques va-et-vient dans la chambre, puis s'immobilisa : le bruit de ses bottes sur le tapis élimé lui produisait une impression désagréable. Il hésita, puis se déchaussa et, maintenant sans bruit, se remit à arpenter la pièce. Tout désir de sommeil ou de repos l'avait quitté. À la simple idée de s'allonger sur son lit, il s'imaginait faisant horriblement pendant au défunt. Qui donc était cet homme ? Quelle avait été sa vie ? Sans doute n'était-il guère argenté, sinon il ne fût pas descendu dans un établissement comme les Deux-Rouges-Gorges ; et affaibli, sûrement, par une longue maladie, sans cela il n'eût pas trépassé de la manière qu'avait dite l'aubergiste. Pauvre, malade, solitaire. Venu mourir en un lieu inconnu, au milieu d'étrangers. Une triste histoire ; oui, une bien triste histoire.

Tout à ces considérations, il s'était arrêté devant la fenêtre, non loin du pied du lit aux rideaux tirés. Il demeura un moment à contempler sans y penser les pans de toile blanche ; puis, prenant subitement conscience de ce que ses yeux fixaient, il fut pris du désir de faire précisément ce dont il avait résolu de se garder : contempler le mort.

Il tendit la main vers la courtine, mais au dernier moment il se ravisa, tourna vivement les talons et marcha jusqu'à l'appui de la cheminée afin d'inventorier les objets qui s'y trouvaient, avec l'espoir de chasser le défunt de ses pensées.

Il y avait là un encrier en étain dont la bouteille contenait

un fond d'encre moisie, deux porcelaines grossières et de l'espèce la plus commune, et enfin un carré de bristol, crasseux, couvert de chiures de mouches, sur lequel étaient imprimées, de différentes couleurs et partant en zigzag dans toutes les directions, de méchantes devinettes. Il prit la carte et retourna à la table où était posée la chandelle ; il s'y assit, tournant résolument le dos au lit du mort.

Il lut la première énigme, la deuxième, la troisième, toutes nichées dans un coin de la carte, puis retourna la carte avec agacement pour lire les suivantes. Il n'avait pas eu le temps de les déchiffrer lorsque l'heure sonnante au clocher lui fit lever le nez. Onze coups. Il venait de passer une heure dans cette chambre en compagnie du défunt.

Il reporta son attention sur le bristol. Les lettres n'étaient pas faciles à identifier en raison de l'éclairage parcimonieux que l'aubergiste lui avait laissé, savoir une mauvaise chandelle de suif assortie d'une paire de grosses mouchettes en acier. Jusqu'à cet instant précis, sa situation l'avait trop préoccupé pour qu'il se souciât de la lumière. La mèche, qu'il n'avait pas pensé à moucher, était maintenant plus longue que la flamme et commençait de se recourber en forme de point d'interrogation. Des fragments de coton carbonisé s'en détachaient de temps en temps, qui retombaient en petits flocons. Il la raccourcit, et la flamme s'en trouva aussitôt plus vive, la chambre moins lugubre.

Il retourna aux énigmes, les lisant avec entêtement et application, tantôt tel coin de la carte, tantôt tel autre. Toutefois, en dépit de ses efforts, il ne parvenait pas à y attacher son attention. Il s'obstinait néanmoins, déchiffrant machinalement sans que le sens de ce qu'il lisait atteignît son entendement. Tout se passait comme si une ombre projetée par le lit aux rideaux fermés, une ombre que rien ne pouvait dissiper, venait tomber entre son esprit et ces caractères multicolores. Pour finir, il renonça, laissa tomber le bristol d'un geste agacé et se remit à parcourir la chambre à pas feutrés.

Le mort, le mort *caché* là, sur ce lit ! Telle était l'idée dont il ne parvenait à se défaire. Caché ! Était-ce la seule présence de ce cadavre qui l'obnubilait à ce point, ou bien le fait qu'il fût dissimulé ? Il s'arrêta à la fenêtre et, prêtant une fois de plus l'oreille au crépitement de la pluie, le regard perdu vers le noir de la nuit, disputa de cette question.

Ce mort, toujours ce mort ! Impénétrables, les ténèbres forçaient son esprit à tourner en rond. Il en appela à sa mémoire et évoqua l'impression qu'il avait reçue du cadavre la première fois qu'il avait posé les yeux dessus. Avant longtemps, le visage du défunt vint flotter devant lui au milieu de l'obscurité, les lèvres de plus en plus disjointes, la peau plus livide que devant, et plus large la ligne à l'éclat terni entre les paupières mal fermées. Il lui sembla que ce masque se rapprochait et s'enflait, au point que bientôt il parut emplir tout l'espace de la fenêtre, étouffer le bruit de la pluie et occulter la nuit.

Un bruit de voix, venu du rez-de-chaussée, l'arracha à sa vision. Il reconnut le timbre de l'aubergiste :

– Tu fermeras à minuit, Ben. Je vais me coucher.

Il tamponna la sueur qui perlait à son front, débattit un moment en son for intérieur et résolut, afin de se libérer l'esprit de l'effrayante réplique qui le hantait encore, de s'obliger à contempler, ne fût-ce qu'un instant, ce qu'il en était réellement. Sans s'autoriser la moindre hésitation, il écarta le rideau au pied du lit et regarda à l'intérieur.

Le visage triste, paisible, exsangue, frappé d'une terrible et mystérieuse fixité, reposait toujours sur son oreiller. Aucun changement, aucun mouvement donc de ce côté-là ! Il ne le regarda qu'un instant avant de refermer la courtine, mais cela suffit à l'apaiser, à le rasséréner corps et âme.

Reprenant son occupation habituelle, il se remit à marcher de long en large et, cette fois, s'y tint jusqu'à ce que sonnassent les douze coups de minuit.

Alors montèrent du rez-de-chaussée les bruits assourdis des buveurs qui s'en allaient. Ensuite, après un blanc, il

entendit que l'on barrait la porte et fermait les volets. Puis le silence retomba.

Désormais et jusqu'au matin, il serait seul, absolument, totalement seul avec le mort.

La mèche demandait encore à être raccourcie. Il empoigna les mouchettes, mais se figea tout à coup pour considérer attentivement la bougie. Il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule en direction du lit occupé, puis revint à son premier objet. Cette chandelle était neuve quand l'aubergiste l'avait allumée pour le guider dans l'escalier. À présent, les trois quarts au moins en étaient consumés. Encore une heure et elle le serait en totalité. Oui, dans une heure – à moins qu'il ne demandât incontinent une chandelle neuve à l'employé qui venait de fermer l'auberge pour la nuit –, il se retrouverait dans le noir.

Si ébranlé que fût son esprit depuis qu'il avait passé la porte de cette chambre, il n'avait toutefois rien perdu de sa bien peu raisonnable crainte de se donner en ridicule et de voir son courage mis en doute. Il restait près de la table, dansant d'un pied sur l'autre dans l'attente du moment où il se résoudrait à sortir sur le palier pour appeler ledit employé. Dans cette disposition, il vit une sorte de dérivatif dans le mouchage de la bougie. D'une main mal assurée, il prit les lourds et malcommodes ciseaux. Les lames sectionnèrent la mèche un peu trop bas. La flamme s'éteignit et la chambre se trouva plongée dans un noir de poix.

Sa première pensée fut pour le lit aux rideaux tirés : un accès de défiance qui, sans revêtir la forme d'une idée bien nette, fut toutefois, de par son imprécision même, suffisamment puissant pour le clouer sur sa chaise, précipiter les battements de son cœur et suspendre sa respiration. Il n'y avait aucun bruit, hors le crépitement familier de la pluie sur les vitres, qui lui parut plus marqué et plus violent qu'auparavant.

Cette crainte vague, cette angoisse indéfinissable, le tenaillait. Il avait posé en arrivant son sac de voyage sur la

table. Il en pêcha la clé au fond de sa poche, en actionna lentement la serrure et y chercha à tâtons son écritoire, où il gardait toujours une petite provision d'allumettes. Lorsque enfin il en tint une entre le pouce et l'index, il prit sans savoir pourquoi, avant de la craquer contre le bois de la table, le temps de tendre l'oreille. Il n'y avait toujours aucun bruit à part le rythme régulier, incessant, de la pluie.

Il ralluma la bougie sans plus d'atermoiements. À l'instant où la flamme s'éleva, le premier objet que rencontra son regard fut le lit aux rideaux tirés.

Juste avant que la lumière s'éteignît, il avait regardé dans cette même direction et n'avait rien remarqué de particulier ni observé le moindre changement dans la manière dont tombaient les plis de la courtine.

Or voilà qu'une longue main blême pendait maintenant au bord du lit, là où se rencontraient les deux pans du rideau. Rien d'autre n'était visible. Le tissu blanchâtre dissimulait tout, hors cette longue main blême.

Il la fixait du regard, incapable de bouger, incapable d'appeler, n'éprouvant rien, ne sachant plus rien. Toutes ses facultés étaient ramassées dans son seul sens de la vue. Il n'aurait su dire par la suite si cette épouvantable parenthèse n'avait duré qu'un bref instant ou si elle s'était étirée sur plusieurs minutes. Comment alla-t-il jusqu'au lit – s'il s'y précipita ou s'en approcha lentement –, comment se résolut-il à ouvrir les rideaux pour regarder à l'intérieur? Autant de questions dont il n'a ni n'aura jamais la réponse. Il lui suffit de savoir qu'il alla jusqu'au lit et qu'il regarda à l'intérieur.

L'homme avait bougé. Un de ses bras était passé par-dessus le drap; l'orientation de sa tête sur l'oreiller n'était plus la même; il avait les paupières grandes ouvertes. En dehors de cela, aucune altération: il était toujours livide et impassible comme la mort.

Arthur embrassa tout cela d'un seul regard, se jeta à la porte et réveilla toute la maisonnée.

Celui que l'aubergiste appelait Ben fut le premier à se présenter sur le palier. Arthur lui dit en deux mots de quoi il retournait, et l'envoya quérir le médecin le plus proche.

Je résidais à l'époque, moi qui vous conte cette histoire, chez un ami et confrère exerçant à Doncaster; il avait dû se rendre à Londres pour ses affaires et je le remplaçais auprès de ses patients. Je me trouvais donc être, ce soir-là, le médecin le plus proche. On était venu me chercher dans l'après-midi quand l'inconnu avait fait son malaise; mais je n'étais pas au cabinet et l'on s'était adressé ailleurs. Lorsque l'employé des Deux-Rouges-Gorges actionna la sonnette de nuit, je m'apprêtais à aller me coucher. On conçoit que je ne crus pas un mot de cette fable d'«un mort qui revenait à la vie». Nonobstant, je mis mon chapeau, me munis d'un ou deux flacons de cordial et courus à l'auberge, m'attendant à n'y trouver rien de plus extraordinaire qu'un malade en pleine crise.

Ma surprise de découvrir que le dénommé Ben m'avait dit la vraie vérité le céda presque, comme j'entrais dans la chambre, à l'étonnement de me trouver nez à nez avec Arthur Holliday. Mais l'heure n'était pas aux longues explications. Nous échangeâmes une poignée de main un rien hésitante, puis je fis sortir tout le monde, Arthur excepté, et me penchai sur le patient.

Le feu de la cuisine n'était pas éteint depuis longtemps. La chaudière était donc pleine d'eau chaude. On m'en apporta à discrétion, ainsi que des linges de flanelle. Grâce à cela, à mes potions et au concours que me prêta Arthur, je puis dire que je ramenai cet homme d'entre les mâchoires de la mort. Moins d'une heure après que j'eus été appelé, il était conscient et, toujours dans le lit où on l'avait étendu dans l'attente du coroner, répondait à nos questions.

On me demandera, et bien légitimement, ce qui n'allait pas chez lui; et je pourrais en retour gratifier le lecteur d'une longue théorie truffée de ce que les enfants appellent des mots compliqués. Je préfère répondre qu'en l'occurrence il

n'était pas d'explication capable de lier causes et effets de façon satisfaisante. La vie et ses différents états recèlent des mystères que la science des hommes n'a pas encore pénétrés ; et je reconnais candidement qu'en ranimant cet homme je procédai à l'aveuglette. Je sais (pour en avoir ensuite discuté avec le médecin qui l'avait vu dans l'après-midi) que ses fonctions vitales, pour autant que nos sens soient à même de l'apprécier, s'étaient indubitablement arrêtées ; et je suis tout aussi certain (attendu que je l'ai ranimé) que le principe vital n'était pas éteint. Lorsque j'aurai ajouté qu'il souffrait d'une affection chronique compliquée, et que l'ensemble de son système nerveux était délabré, j'aurai dit tout ce que je sais sur mon patient mort vivant de l'auberge des Deux-Rouges-Gorges.

Quand il revint à lui, il offrait, avec son visage livide, ses joues caves et ses yeux noirs effarés, un bien saisissant tableau. La première question que, dès qu'il put parler, il me posa à propos de ce qui lui était arrivé me fit subodorer un confrère. Je lui fis part de ma supposition et il me dit que j'avais vu juste.

Il m'expliqua qu'il arrivait de Paris, où il avait exercé dans un hôpital. Il se rendait à Édimbourg pour y continuer ses études. Tombé malade durant le voyage, il s'était arrêté à Doncaster le temps de se remettre. Il ne m'en apprit pas plus long sur sa personne, omettant même de me dire son nom ; et, naturellement, je ne cherchai pas à en savoir plus. Je lui demandai seulement, quand il se tut, dans quelle branche de la médecine il avait l'intention de se spécialiser.

– Peu importe laquelle, me répondit-il avec amertume, pourvu qu'elle permette à un malheureux de gagner son pain.

À ces mots, Arthur, qui l'avait jusqu'alors observé en silence, intervint avec sa bonne humeur coutumière :

– Enfin, mon vieux ! (tout le monde était le « vieux » d'Arthur) maintenant que vous êtes revenu à la vie, ne vous

mettez pas à voir les choses en noir. Tout va bien se passer, j'en répons; je me fais fort de vous aider dans la carrière médicale, ou, si je ne le peux pas, je sais que mon père le pourra.

L'étudiant en médecine le regardait fixement.

– Je vous en remercie, dit-il sans autrement de chaleur. Puis-je vous demander qui est votre père et ce qu'il fait?

– Il est assez connu dans la région, répondit Arthur. Il s'appelle Holliday et dirige d'importantes manufactures.

J'avais, durant ce bref échange, la main posée sur le poignet de l'inconnu. Quand fut prononcé le nom de Holliday, je sentis son pouls adopter un rythme irrégulier, s'arrêter, repartir et battre ensuite, durant une ou deux minutes, la chamade.

– Mais que faites-vous ici? s'enquit-il d'un ton vif, presque emporté.

Arthur relata brièvement les événements des dernières heures.

– Je dois donc au fils de Mr Holliday d'avoir contribué à me sauver la vie, fit l'étudiant en médecine en se parlant à lui-même d'un ton étrangement sarcastique. Approchez!

Il tendait la main droite à Arthur, sa longue main osseuse et pâle.

– Tout le plaisir est pour moi, s'empressa le jeune homme en la lui serrant cordialement. Je peux bien l'avouer maintenant, ajouta-t-il en riant: ma parole, vous avez bien failli me faire mourir de peur.

L'inconnu parut ne pas entendre. Il n'avait pas lâché la main de son sauveur, et ses yeux hagards le fixaient d'un air d'intense intérêt. De son côté, le jeune Holliday soutenait son regard, non sans être passablement intrigué par un comportement et des propos aussi singuliers. Leurs visages étaient proches l'un de l'autre, et quel ne fut pas mon étonnement lorsque je leur trouvai tout à coup comme un air de famille – quelque chose dans leur expression plutôt que dans leurs

traits ou leur complexion. Il fallait que ce fût frappant sinon je ne l'eusse pas décelé, n'ayant jamais été très prompt à noter les ressemblances.

– Vous m'avez sauvé la vie, disait l'étrange personnage, qui regardait toujours Arthur au fond des yeux et lui étreignait toujours la main. Vous auriez été mon propre frère que vous n'auriez pu faire plus.

« Mon propre frère... » Il avait mis un accent singulier sur ces trois mots et, tandis qu'il les prononçait, il s'était opéré sur son visage un changement dont ma plume ne saurait rendre compte.

– Et j'ai bien l'intention de vous obliger encore, déclara Arthur. Sitôt rentré à la maison, je parlerai à mon père.

– Vous paraissez très attaché à votre père et très fier de lui, dit l'homme. Je suppose que la réciproque est vraie...

– Bien sûr qu'elle l'est ! s'esclaffa Arthur. Y a-t-il à cela quelque chose de si extraordinaire ? Vous-même, est-ce que votre père ne vous... ?

L'inconnu avait brusquement détourné la tête et lâché la main de mon jeune ami.

– Pardonnez-moi, dit Arthur. Je ne voulais pas vous faire de peine. Peut-être avez-vous perdu votre père ?...

– Je pourrais difficilement perdre ce que je n'ai jamais eu, reparti l'autre avec un rire sans joie.

– Ce que vous n'avez jamais eu ?

Le singulier personnage reprit soudain la main d'Arthur. Derechef, il riva son regard au sien.

– Eh oui, dit-il avec un nouveau ricanement. Vous avez remis au monde un pauvre diable qui n'a rien à y faire. Je vous étonne ? Ma foi, voici que me prend l'envie de vous raconter ce qu'en général, dans ma situation, on garde secret. Je n'ai pas de nom et pas de père. Notre très miséricordieuse législation me dit que je suis né de père inconnu ! Demandez donc à votre père s'il veut bien être aussi le mien et m'offrir le secours de son nom.

Arthur me regarda, plus interdit que jamais. D'une mimique, je lui fis signe de ne pas chercher à répondre, puis je posai les doigts sur le poignet de mon patient. Eh bien non ! En dépit de cette extravagante sortie et contrairement à ce que je soupçonnais, il n'était pas en train de faire un épisode délirant. Son pouls était lent, son épiderme frais et moite. Il ne présentait nul symptôme de fièvre ou d'agitation.

Comme aucun de nous deux ne lui répondait, il s'adressa à moi et se mit à gloser sur le caractère extraordinaire de sa maladie et à solliciter mon avis quant au traitement auquel il devait se soumettre. Je lui répondis que la question demandait réflexion et que je lui présenterais mes prescriptions dans le courant de la matinée. Mais il les voulait sur-le-champ, attendu qu'il y avait de grandes chances qu'il quittât Doncaster de bonne heure, avant que je fusse levé. C'est en vain que je lui représentai le caractère insensé et dangereux d'une telle façon de procéder. Après m'avoir écouté le plus poliment et le plus patiemment du monde, il s'en tint à sa résolution, cela sans autrement s'expliquer, et il répéta que, si j'entendais qu'il eût connaissance de mon ordonnance, il me fallait la rédiger incontinent. Sur quoi, Arthur proposa l'écritoire qu'il avait dans ses bagages ; il l'apporta jusqu'au lit et, bien dans sa manière peu précautionneuse, il en tira hâtivement le papier à lettres, qui chut sur la courtepoinle en même temps qu'un paquet de sparadraps et un petit dessin à l'aquarelle représentant un paysage.

L'homme ramassa la feuille pour la regarder. Avisant dans le coin des initiales soigneusement tracées en monogramme, il tressaillit ; son visage pâlit plus que jamais ; il vrilla sur Arthur son regard halluciné.

– Joli dessin, dit-il d'une voix blanche.

– Ah ! et exécuté par une si jolie demoiselle, renchérit Arthur. Oui, une bien jolie personne ! Je voudrais que ce fût un portrait d'elle plutôt qu'un paysage !

– Vous la portez aux nues, à ce que je vois ?

Pour toute réponse, Arthur, mi-badin, mi-sérieux, embrassa sa propre main.

– Le coup de foudre ! déclara-t-il en rangeant l'aquarelle. Mais, bien sûr, cela ne se passe pas comme je voudrais. C'est toujours la même chose : elle n'est pas libre ; elle a été inconsidérément fiancée à certain miséreux que je vois mal se procurer l'argent nécessaire pour l'épouser. Encore heureux que j'aie appris la chose à temps, sinon j'aurais sûrement pris le risque de me déclarer quand elle m'a offert ce dessin. Tenez, docteur ! Voici plume, encre et papier ; il ne vous reste plus qu'à écrire.

– Quand elle vous a offert ce dessin... répéta l'homme à voix lente, comme pour lui-même. Offert... elle vous l'a offert...

Tout à coup, il ferma les yeux. Une grimace déforma ses traits, et je vis qu'une de ses mains serrait le drap à s'en faire blanchir les articulations. Croyant à une rechute, je leur demandai à tous deux de faire silence. Il rouvrit les yeux au son de ma voix, les fixa une nouvelle fois sur Arthur et articula lentement :

– Elle vous plaît et vous lui plaisez. Il se peut que cet homme meure, vous laissant ainsi les coudées franches. Qui peut dire si elle ne se donnera pas alors à vous comme elle vous a donné ce dessin ?

Sans laisser au jeune Holliday le temps de répondre, il se tourna vers moi et, dans un murmure :

– Et maintenant, voyons cette prescription.

De ce moment, même s'il lui arriva encore de s'adresser à Arthur, pas une fois il ne le regarda.

Je remplis mon ordonnance et la lui tendis. Il en prit connaissance, parut satisfait, puis tout à trac nous souhaita une bonne nuit. Je lui proposai de rester à le veiller, mais il secoua la tête. Arthur se proposa à son tour, mais l'autre refusa sèchement sans même le gratifier d'un regard. J'insistai néanmoins pour que quelqu'un demeurât auprès de lui. Il

finit par céder devant ma détermination et dit qu'il acceptait les services de l'employé de l'auberge.

– Merci à vous deux, dit-il comme nous nous levions pour prendre congé. J'ai une dernière faveur à vous demander – pas à vous, docteur, qui êtes astreint au secret professionnel, mais à Mr Holliday. (Son regard était posé sur moi et pas une fois il ne le dirigea vers Arthur.) Je le prie de ne parler à personne, et encore moins à son père, de ce qui s'est passé dans cette chambre et de ce qui s'y est dit. Je lui demande de m'enfouir dans sa mémoire tout comme, sans son intervention, j'eusse été enseveli sous terre. Je ne puis m'ouvrir des motifs de cette étrange requête. Mais je le supplie d'y accéder.

Pour la première fois sa voix le trahit, et il se cacha le visage dans son oreiller. Arthur, complètement interdit, donna sa parole. Sur ces entrefaites, je l'emmenai avec moi chez l'ami où je logeai, projetant de retourner de bonne heure à l'auberge afin de voir une dernière fois mon patient avant son départ.

Je ressortis donc à huit heures en ayant soin de ne pas réveiller Arthur, qui récupérait des émotions de la nuit sur le sofa du salon. Dès que je m'étais retrouvé seul dans ma chambre, il m'était venu un doute et j'avais décidé de faire en sorte que Holliday et celui dont il avait sauvé la vie ne se revissent point. J'ai évoqué plus haut certains on-dit qui m'étaient revenus concernant la jeunesse du père d'Arthur. Alors que, dans mon lit, je repassais en revue les événements survenus à l'auberge – la façon dont, à ce nom de Holliday, le pouls de mon patient s'était affolé ; la ressemblance que j'avais trouvée aux deux hommes ; la manière dont l'inconnu avait prononcé ces trois mots : « mon propre frère » ; son incompréhensible insistance sur sa propre illégitimité –, alors que je repensais à tout cela, disais-je, ce que je savais du passé de Holliday père me revint subitement en tête pour s'articuler étroitement avec mes autres réflexions. Et une petite voix me souffla : « Mieux vaut que ces deux-là ne se revoient

pas.» Tel fut mon sentiment avant de m'endormir, tel il était à mon réveil, et, comme j'ai dit, c'est seul que je retournai à l'auberge le lendemain matin.

Mais je ne revis pas mon patient anonyme : il avait quitté les Deux-Rouges-Gorges une heure plus tôt.

Je viens de vous raconter tout ce que je sais de l'homme que j'ai ramené à la vie dans une auberge de Doncaster. Ce qui suit n'est, à proprement parler, que le fruit d'inférences et de conjectures.

Il me faut en premier lieu rapporter une chose aussi étrange qu'inexplicable. Notre homme avait dit qu'il était possible qu'Arthur Holliday épousât un jour la demoiselle qui lui avait offert l'aquarelle. Or leur union, à laquelle j'assistai, fut célébrée un peu plus d'un an après les événements que je viens de relater. Le jeune couple vint s'établir non loin de l'endroit où j'exerçais à l'époque. Je ne laissai pas de m'étonner de la réserve que me témoigna Arthur, tant avant qu'après son mariage, touchant le précédent engagement de sa femme. Il ne m'en parla qu'une seule fois, en aparté, se bornant à préciser qu'elle s'était comportée honorablement en la matière et que les fiançailles avaient été rompues avec le plein accord de ses parents. Il ne m'a jamais rien dit de plus à ce sujet. S'écoulèrent trois années de bonheur conjugal. Puis Mrs Arthur Holliday montra les premiers symptômes d'une affection qui se révéla longue et sans espoir. Je la soignai jusqu'à la fin. Nous étions bons amis du temps qu'elle était bien portante, nous devînmes très proches à la faveur de sa maladie. Nous avions de longues et intéressantes conversations dans les intervalles où elle souffrait moins. Je me propose de relater brièvement l'un de ces entretiens, qui eut lieu peu de temps avant sa mort, et je laisserai au lecteur le soin d'en tirer ses propres conclusions.

Passant un soir, conformément à mon habitude, je la

trouvai seule et, à ses yeux, je vis tout de suite qu'elle avait pleuré. Elle commença par me dire qu'elle avait eu le moral au plus bas, puis, devenant peu à peu plus communicative, elle finit pas m'avouer qu'elle avait relu de vieilles lettres à elle adressées du temps où elle ne connaissait pas encore Arthur, par un homme auquel elle avait été fiancée. Je lui demandai pourquoi ces fiançailles avaient été rompues. Elle me répondit que cela ne s'était pas passé ainsi, que les choses s'étaient éteintes de très mystérieuse façon. L'homme en question – qu'elle appelait son premier amour – était très pauvre, et rien ne laissait présager un mariage prochain. Projetant de devenir médecin, il s'en était allé faire ses études à l'étranger. Ils avaient entretenu une correspondance régulière jusqu'au jour où, du moins le supposait-elle, il était rentré en Angleterre. Dès lors, elle n'avait plus jamais entendu parler de lui. Ce garçon était une nature sensible et inquiète, et elle craignait de n'avoir dit ou fait quelque chose qui l'eût offensé. Toujours est-il qu'elle n'avait plus reçu de nouvelles et qu'après un an de vaine attente elle avait épousé Arthur. Je lui demandai quand avait eu lieu le retour présumé de ce jeune homme, et découvris que cela correspondait à l'époque où j'avais été appelé à l'auberge des Deux-Rouges-Gorges au chevet de mon mystérieux patient.

Une quinzaine de jours après cette conversation, elle mourut. Par la suite Arthur se remaria et s'en fut habiter Londres, en sorte que je ne le revis plus ou fort peu.

Il me faut faire un bond de plusieurs longues années en avant pour parer ce récit fragmentaire d'un semblant de conclusion. Encore ce que j'ai à dire sur cette période plus récente n'occupera-t-il que quelques minutes l'attention du lecteur. Voilà six ou sept ans, le personnage dont on a fait la connaissance dans une chambre d'auberge de Doncaster vint me voir, muni de toutes les qualifications requises, pour devenir mon assistant. Ce fut non pas la rencontre de deux étrangers, mais bien les retrouvailles de deux vieilles

connaissances, à cette différence près que je fus fort surpris de le voir, alors que lui, bien évidemment, n'en conçut pas le moindre étonnement.

Je ne crois pas qu'il pourrait m'être plus attaché s'il était mon fils ou mon frère. Pourtant, depuis qu'il est avec moi, il ne m'a pas fait la moindre confiance sur sa vie passée. La première fois que je le revis, je compris aussitôt que cet homme ne m'était pas inconnu ; mais son visage m'évoqua simultanément la notion d'un profond changement. L'idée m'avait autrefois effleuré que mon patient de l'auberge pouvait être un enfant naturel de Mr Holliday ; j'avais également conjecturé qu'il pouvait n'être autre que le fiancé malheureux de la première femme d'Arthur. En revanche, ce dont je suis certain c'est que Mr Lorn est le seul homme en Angleterre qui, s'il le voulait, serait à même de m'éclairer sur ces deux points.

Ses cheveux ne sont plus de ce noir de jais, ses yeux ont perdu cet éclat perçant dont j'ai gardé le souvenir ; néanmoins, il ressemble encore beaucoup – oui, beaucoup – au mystérieux étudiant en médecine que j'ai soigné un jour, au temps de ma jeunesse. Et parfois, lorsque, rentrant tard, je le trouve endormi et que je le réveille, il est la réplique frappante de l'inconnu de Doncaster tel que je le reverrai toujours, s'asseyant sur son lit en cette nuit mémorable.